



Etudiant en quatrième année de médecine, Loïc Payrard préside l'association Doctors & Death. F. Imhof © UNIL

## Apprivoiser la mort

Soigner, guérir mais aussi voir mourir. Tôt ou tard, tous les étudiants en médecine sont confrontés à la mort. Des mesures ont été mises en place pour leur permettre de mieux l'appréhender et ouvrir un espace de discussion. Malgré tout, un certain tabou persiste.

Mélanie Affentranger

«Un jour, on nous a poussés dans une salle d'anatomie. Les cadavres étaient là, nous devions disséquer... A l'époque, personne ne nous avait préparés à cela. Et puis il y avait le formol, une odeur terrible. Nous étions tous raides dans nos bottes», se souvient Giorgio Zanetti, 53 ans, directeur de l'Ecole de médecine. «Pour une grande partie des élèves, les travaux pratiques (TP) d'anatomie constituent la première rencontre avec un corps mort», explique Loïc Payrard, actuellement en quatrième année de médecine et responsable de Doctors & Death. Cette association d'étudiants a pour but de permettre aux futurs médecins de mieux vivre leurs séances de dissection. Mais pas seulement.

«Il s'agit aussi de réfléchir aux multiples questions soulevées par cette pratique et par la confrontation avec la mort.»

### Découvrir en douceur

En collaboration avec le décanat de la Faculté de biologie et de médecine (FBM), plusieurs mesures concrètes ont été mises en place dès 2012, à commencer par un cours introductif aux TP d'anatomie de première année. Au programme : présentation des enjeux éthiques et historiques, témoignages de membres de Doctors & Death, puis visite de la salle de dissection. Une découverte «en douceur» du cadavre. «Il s'agit avant tout de

créer un environnement propice au dialogue pour permettre aux étudiants d'exprimer leurs émotions», explique Lazare Benaroyo, professeur d'éthique et responsable du programme. «Il y a toujours eu des élèves qui s'effondraient durant les travaux pratiques. Ce qui a changé, c'est le contexte. Nous leur offrons un espace de discussion qui n'existait pas auparavant», affirme Jean-Pierre Hornung, responsable de la plateforme de morphologie. L'enseignant insiste sur le fait que la dissection, en plus d'être une aide essentielle à l'apprentissage de l'anatomie, offre aux étudiants la possibilité d'évaluer leur ressenti et de tester leurs réactions face à un corps mort. «Une première étape vers l'expérience clinique,

où ils seront confrontés à de vrais patients.» Le scientifique confirme par ailleurs que ces cours sont très appréciés.

### Silence

Pourtant, d'après Loïc Payrard, un immense tabou subsiste. «La première année est extrêmement compétitive. Personne ne veut montrer l'émotion qu'il éprouve face à un cadavre. C'est encore perçu comme un aveu de faiblesse.» Des propos appuyés par Virginie Belet, étudiante en deuxième année. «Je n'ai pas particulièrement ressenti le besoin de parler de ma première dissection. Mais je pense que mes camarades qui l'ont vraiment mal vécue n'ont pas réussi à le faire. Entre nous, nous abordons plutôt des questions d'ordre technique, liées à l'exercice.»

Jean-Pierre Hornung confirme que cette image reste encore à déconstruire : «Le cours d'introduction est d'autant plus important ! Il s'agit d'une porte d'entrée indispensable pour montrer aux participants qu'ils sont confrontés à quelque chose d'émotionnellement fort, mais qu'ils peuvent en parler.»

### Face à l'image

Pour Silke Grabherr, directrice du Centre universitaire romand de médecine légale, l'approche des étudiants face à la mort a évolué ces dernières années. «Aujourd'hui, certains se plaignent de devoir regarder des photos de cas réels, présentant des corps altérés. Au point que nous les avons remplacées par des images tirées de livres, davantage édulcorées.»

Selon la scientifique, les élèves savent de plus en plus tôt vers quelle spécialité ils souhaitent s'orienter. «Du coup, certains ne comprennent plus pourquoi ils doivent se confronter à des images de cadavres puisque dans la pratique ils n'imaginent pas effectuer une levée de corps.» Des propos confirmés par son prédécesseur Patrice Mangin : «Je leur rappelais souvent que, quelle que soit leur spécialisation, ils pouvaient être amenés à prononcer un constat de décès. C'est leur devoir après tout.»

A Genève, Silke Grabherr enseigne la médecine légale conjointement avec un professeur d'éthique, ce qui favorise les discussions. «J'ai approché le doyen de la FBM pour faire des propositions dans ce sens. En mai, nous offrons pour la première fois un séminaire à option qui permet de réfléchir aux intersections entre crime et médecine, dans une optique proche des sciences humaines et sociales.»

Les cours introductifs sont également dispensés aux étudiants en sciences criminelles et en droit, ainsi qu'aux aspirants policiers. «Les seuls à se plaindre sont ceux en médecine», s'étonne la scientifique. La preuve que le problème ne réside pas dans l'image mais dans la position adoptée par l'observateur. «Pour les futurs médecins, voir une personne décédée, c'est se confronter à un échec. Les questions liées à la mort sont encore trop refoulées.»

### Vers la pratique

Un constat que nuancent certains spécialistes : «Plus les étudiants progressent vers des expériences cliniques, plus les tabous tombent», avance Gian Domenico Borasio, chef du service des soins palliatifs du CHUV. Pour preuve, un cours à option intitulé «Vivre face à la mort», proposé pour la première fois en automne 2015, a remporté un grand succès. «100 % des participants affirment que leur réflexion sur le sujet a été stimulée», se réjouit le responsable du cours Emmanuel Tamchès. Alliant la théorie et la pratique (à travers une visite chez des patients en fin de vie), cet enseignement, organisé et donné conjointement avec le professeur d'éthique Lazare Benaroyo, s'adresse aux étudiants en troisième et quatrième années. Il a également été mis sur pied en collaboration avec l'association Doctors & Death.

Des propos corroborés par le professeur d'anatomie Jean-Pierre Hornung : «Au début, les élèves n'ont qu'un seul but : réussir la première année. Par la suite, ils arrivent davantage à élargir leurs perspectives et conçoivent mieux que la mort fera partie de leur quotidien. Probablement aussi parce qu'ils peuvent rattacher les enseignements théoriques à des éléments pratiques.» En troisième, ils passent par exemple un jour par semaine au chevet des malades. Ils effectuent ensuite un petit stage au sein d'une institution en soins palliatifs, une pratique unique en Suisse.

Briser le silence, valoriser le ressenti des étudiants face à la mort pour mieux les préparer à vivre la relation avec leurs futurs patients... Le directeur Giorgio Zanetti confirme que le mouvement est en marche au sein de l'Ecole de médecine, notamment avec un renforcement de l'enseignement en soins palliatifs, devenu obligatoire. Et Loïc Payrard de conclure en souriant : «Si l'on arrivait, grâce à l'association, à réellement dépasser ce tabou, j'aurais terminé mon job.»

«Les questions liées à la mort sont encore trop refoulées.»  
Silke Grabherr, médecin légiste

doctorsanddeath.wordpress.com

## ILS SE SOUVIENNENT DE LEUR PREMIÈRE FOIS

«J'ai toujours voulu être chirurgien. Avant de pénétrer dans la salle de dissection, j'appréhendais énormément. Allais-je être dégoûté? Allais-je y arriver? Et si ce dont j'avais toujours rêvé n'était finalement pas fait pour moi? Une fois entré, tout s'est plutôt bien passé. Puis j'ai perdu ma mère. Subitement, en 2011. J'ai arrêté mes études pendant deux ans et, à mon retour, je devais encore terminer des travaux pratiques. J'ai eu très peur, peur de me retrouver confronté au corps de ma maman alors que je savais bien qu'elle n'était pas là. Il m'a fallu quelques séances pour reprendre pied, mais j'ai finalement réussi à faire la part des choses entre mon histoire personnelle et mon apprentissage. Je rêve toujours d'être chirurgien.»

Loïc Payrard, étudiant en première année de master

«Nous avons d'abord visité la salle, c'était la première fois que je voyais un corps mort, le visage était couvert. Je n'étais pas particulièrement choquée, mais nerveuse. J'ai fait des blagues stupides. Un exutoire probablement. Je me suis sentie mal à l'aise le jour où j'ai vu une tête. Une demi-tête en réalité. Il y en avait une vingtaine, alignées sur les tables. En première année, nous avons déjà travaillé sur des bras et des jambes. C'était bizarre mais, pour moi, cela restait des pièces anatomiques. Lorsque j'ai été confrontée à cette tête, j'ai vraiment vu quelqu'un, une personne. Nous avons récemment commencé à disséquer des corps entiers. Cette fois, c'est nous qui tenions le scalpel. Le passage de l'observation à l'action s'est bien passé.»

Virginie Belet, étudiante en deuxième année de bachelor